

L'adolescence : une crise « mortelle » ?

L'adolescence sort l'enfance de son cocon protecteur. Pour le jeune comme pour ses parents, c'est une période longue et difficile à gérer. Peut-elle être qualifiée de crise existentielle majeure ? Ne serait-ce pas plutôt un passage un peu houleux entre deux mondes ? Les avis divergent. Quelle qu'en soit la portée, cet entre-deux côtoie le vide existentiel et cherche à se définir, à projeter son futur. Les pertes symboliques sont nombreuses, trop parfois. Elles déstabilisent et angoissent. L'interrogation du sens à donner à sa vie – à l'existence humaine en général – approche de près tous les éléments de la mort et du deuil, voir les avive singulièrement. Un abord morbide avec lequel certains jouent dangereusement, pour en tester les limites.

Explosion ou simple transition ?

Parvenu à cette époque charnière de sa vie, l'enfant – *qui n'en est plus un* – inquiète, fascine, interroge ses parents, et au-delà toute une société. Il n'est donc pas surprenant que la période adolescente mobilise une équipe de sociologue, six années durant. Dans quel but suivre près de 4.000 jeunes âgés de 11 à 17 ans ? Dans l'espoir de comprendre ce qui motive, attire ou repousse cet âge dit *ingrat*, notamment dans leurs pratiques culturelles. *Cet âge ?* Évoquons plutôt des âges. Les adolescents de l'an 2000 échelonnent leur métamorphose pubertaire sur une plage de six à dix années. Cette durée permet-elle une transition lente et calme ? Ou inaugurent-ils une profonde révolution ? À l'exemple de toutes les grandes questions irrésolues de notre époque, les avis divergent largement.

Si les spécialistes débattent sur l'impact d'une naissance – *rupture violente ou simple passage* – les mêmes divergences reviennent pour l'adolescence. Les plus sereins considèrent davantage la transition, la métamorphose lente et progressive et finalement « *le plus bel âge de la vie* »¹. Car au regard des évolutions sociétales, la crise d'adolescence ne serait qu'une invention, un produit de luxe autorisé par notre richesse de nations modernes. Or si la période adolescente occupe une place sociale à part entière, « *la représentation que nous nous faisons d'elle* »² en stigmatise les risques (cf. chapitre 2-3). Elle figure ce monstre incontrôlable qui réactive nos peurs collectives d'anéantissement. Entre violence et rébellion, alcool et drogue, la loupe médiatique³ grossit exagérément toutes dérives pathologiques. À l'opposé des idées reçues, la jeune génération est une larve mollassonne, incapable d'autonomie.

¹ Le monde dans ados, *Sciences humaines*, mai 2011.

² *Ibid.*

³ M. Fize, *L'adolescent est une personne*, Seuil, 2005.

- **Adolescent**² Voilà le nouvel enjeu sociétal, un nouveau temps entre adolescence et vie adulte, des jeunes de 18 à 25 ans en panne de construction⁴ ! Incapable d'affronter les difficultés de la vie, ils se voient accuser d'une incapacité chronique à grandir et à sortir du giron maternel, aliénant leurs parents jusqu'à 30 ans passés⁵. Retenus bord du nid, ils craignent l'envol, l'entrée dans la vie adulte. Un entre-deux d'attente et d'inertie ...

Ici les psychanalystes s'opposent aux sociologues. Cette agressivité attribuée aux jeunes traduit la crise qu'ils traversent. La « fonction maturative »⁶ imposée à l'adolescence est d'une telle intensité qu'elle signe une rupture existentielle⁷, un processus de révolution interne. « *Tout se joue, toujours et beaucoup à l'adolescence* »⁸. Quitter le monde de l'enfance génère un large faisceau de doutes sur soi-même, d'incertitudes sur ses choix, d'interrogations sur son avenir, d'expériences inédites auprès des autres. S'amorcent dès lors plusieurs années de transformations continues qui déstabilisent sans répit, suscitent de nombreuses angoisses et préoccupations. De quoi ébranler le psychisme jusqu'à le faire chanceler dans un désordre total, un véritable « *big-bang identitaire* »⁹, une menace existentielle.

Crise ou transition ? Est-il possible de trancher entre ces deux visions ? Certains jeunes traversent effectivement un véritable ouragan qui laissera des séquelles. D'autres naviguent favorablement sur mer calme. Reste que la période adolescente n'est pas neutre. Elle met à l'épreuve les fondations infantiles, leurs solidités comme leurs fragilités. Elle remet en cause le sens de la vie, sa finalité, sa fatalité. *La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Comment la réussir ?* Si l'adolescence interroge ainsi la vie, elle entretient un rapport complexe avec son versant indissociable, parfois face-à-face avec la mort.

Marcher vers l'inconnu

Pour F. Dolto, la période adolescente est une seconde naissance, plus douloureuse que la première. L'abandon de l'enfance, placenta des dix ou quinze premières années, revient à *tuer* un état antérieur, pour acquérir la responsabilité pleine et entière de sa nouvelle existence. Un grand saut dans le vide qui donne la sordide impression de mourir. *Vers quoi vais-je m'aventurer ? Quel chemin dois-je m'inventer ? Que m'apportera le devenir adulte ?* Des questions suspendues qui n'apportent aucune réponse ferme et rassurante mais donnent souvent le vertige.

⁴ T. Anatrella, *Un nouvel âge de la vie, le temps de la post-adolescence*, Erès, 1999 et P. Hofman, *L'impossible séparation entre les jeunes adultes et leurs parents*, A. Michel, 2011.

⁵ Le *complexe Tanguy*, pourrait-on suggérer depuis la sortie de ce film caricatural.

⁶ C. Morel, *ABC de la psychologie de l'enfant*, Éditions Grancher, 1999, rééd. 2005.

⁷ M. Jacquet-Smailovic, *L'enfant, la maladie et la mort*, De Boeck & Belin, 2003.

⁸ G. Dhôtel, *Adolescence, mode d'emploi*, E.J.L., 2006.

⁹ Le monde dans ados, *Sciences humaines*, Op.Cit.

- **Pessimisme adulte !** Face aux jeunes générations, que rabâchent tristement les adultes ? Profitez-en car vous approchez du temps maudit des contraintes professionnelles, de la course à la performance si possible réussie. Du quotidien stressé entre « Métro, Boulot, Ados, Dodo » et de la fin des grandes vacances d'été. Des antidépresseurs et des anxiolytiques. Des accidents du travail et de la route ou des incidents cardiaques et des maladies. Puis viendra la vieillesse bien sûr saupoudrée de la nostalgie et des regrets d'une jeunesse envolée ... Cette idéologie pessimiste ne rend-elle pas plus difficile – voir impossible – l'abandon des jeunes années ?

Pourtant, déjà le monde adulte s'impose à lui. Dès le collège – étape de rupture dans le parcours scolaire, après le cocon de l'école primaire et sa classe unique – la pression s'abat, les choix d'orientation commencent. L'avenir des études supérieures, et bien sûr professionnel, est projeté. Aujourd'hui, la formule « *Passe ton Bac !* » ne suffit plus. Il faut aller plus loin, acquérir un solide bagage, subir plus ou moins longtemps la compétition étudiante, les examens annuels à réussir, les niveaux à atteindre ... avec en toile de fond le spectre de la crise économique, du chômage et de la précarité sociale. De quoi craquer sous le poids de tant d'efforts ! De quoi terroriser un jeune et l'empêcher de grandir !

- **Les anciens rituels.** Dans les sociétés traditionnelles, un rite initiatique de courte durée marquait le passage enfant/adulte. Cette épreuve passait fréquemment par l'épreuve de la chasse. Le premier animal de taille respectable tué par le jeune initié lui permettait d'accéder au statut d'homme. Le meurtre animal symbolisait donc la maturité adulte, la capacité à subvenir aux besoins d'une famille et à prendre sa place dans le groupe.

La chasse représentait cette marge entre l'état d'enfance et celui d'adulte. Elle extériorisait la souffrance du passage, tout en installant socialement le nouvel élu. Aujourd'hui, dans nos sociétés modernes, la souffrance reste intérieure. Rien ne place le jeune dans un ordre social décidé à l'avance, rien ne lui offre une situation claire et délimitée dans le monde.

- **Conspiration ?** « [...] après ... c'est réglé ... on est un homme ... mais nous autres, pas d'hommes-médecine pour nous faciliter les choses ... c'est l'amour, la mort, la saloperie, les maladies de l'esprit »¹⁰.

Malgré tout, l'évolution biologique ne lui laisse pas le choix et le contraint à mûrir. À l'adolescence, le corps grandit en moyenne de 30 cm, par poussées souvent rapides et épuisantes. Surtout, il voit se développer tous les attributs adultes liés à la sexualité, accompagnés d'inesthétiques boutons.

¹⁰ P. Nizan, *La conspiration*, Gallimard, 1938.

- **Flux de vie ou de mort**¹¹. *La survenue des règles serait une étape difficile à accepter, parfois refusée par les jeunes filles pubères (anorexie ...). Le sang, symbole de vie circulant dans nos corps, devient flux de mort lorsqu'il s'échappe pour signifier que la vie ne naîtra pas ...*

Il y a toujours un décalage entre les transformations physiques et l'intégration d'un nouveau schéma corporel, cette image mentale d'un corps accepté. Or, les métamorphoses adolescentes ne laissent guère le temps d'accepter les transitions. Que sera finalement ce corps ? Sera-t-il digne *lui aussi* des exigences sociales ?

L'adolescent a la sensation de perdre la maîtrise de lui-même, de ses désirs. Pour conjurer l'angoisse de l'inconnu, il préfère alors vivre dans un présent permanent. Car face au futur angoissant, se dresse un passé qu'il faut quitter. Et renoncer aux *délices de l'enfance* impose des pertes, souvent intolérables.

Se séparer ou perdre ses illusions d'enfant ?

La période adolescente réactive toute la problématique de la séparation et des pertes qui fragilise le jeune. Devenir adulte, c'est s'assumer, se responsabiliser, autonomiser sa pensée. Devenir son propre protecteur, c'est acquérir une liberté de corps et d'esprit. L'indépendance se construit alors dans un double mouvement de rejet et d'intégration des modèles et des valeurs parentales. Ce processus implique de profondes transformations affectives. L'attachement aux parents, comme aux autres membres de la famille proche, se réajuste. Les parents doivent alors être *solides*¹² afin de supporter la critique. Beaucoup vivent cette période comme une *mise à mort* de leurs principes, de leur amour, d'eux-mêmes.

- **Parents d'ado.** *L'adolescence impose au couple parental un puissant bouleversement intérieur. Ils perdent leur petit enfant, celui qu'ils ont eu comme celui dont ils rêvaient. Un passé est mort, et avec ses illusions. Désormais face à eux, une personnalité se structure pour devenir leur égale. Bientôt, elle n'aura plus besoin d'eux et va les remplacer par d'autres amours aussi puissants. De quoi prendre un bon « coup de vieux » et envisager une étape supplémentaire dans son existence, un grand pas redouté !*

Abandonner la dépendance familiale demande un détachement, une séparation parfois vécue comme une rupture radicale. Nous voilà exactement face au **travail de deuil**. Il s'agit de modifier un lien très puissant vers un lien symbolique, distancié. Les êtres chers vont prendre une nouvelle place, plus effacée, en retrait. Car la vie demande de nouvelles rencontres relationnelles fortes.

¹¹ M.-F. Bacqué, *L'un sans l'autre. Psychologie du deuil et des séparations*, Larousse, 2007

¹² C. Chiland, *L'enfant, la famille, l'école*. PUF, 1993.

L'adolescent travaille ainsi à libérer de la place en son cœur. Se départir de ses premiers amours filiaux, jusqu'ici exclusifs, ouvre la voie à de nouveaux investissements affectifs, amicaux puis amoureux. Dès lors, le groupe des copains se transforme en *tiers séparateur enfant/parents*, un modèle auquel il s'identifie. Fréquemment, une amitié exclusive naît devenant un double, un frère de cœur dont la perte peut s'avérer tragique.

Ce processus de détachement s'accompagne d'un mécanisme psychique de désillusion, de désenchantement des croyances enfantines. L'idéal de perfection s'estompe. L'adolescent se heurte aux limites d'une réalité qu'il pensait meilleure, que ses parents lui présentaient sous un jour plus séduisant. Du même coup, il découvre que ses parents ne détiennent pas la vérité absolue. Ils sont *faillibles*, peuvent se tromper et avoir tort. Il déploie alors ses propres arguments, en opposition à des idées qu'il juge réduites à un passé vieillissant, imparfait, voir *en état de décomposition*.

- **Meurtre ?** D'après la théorie de D. Winnicott¹³, le détachement parental perpétue un meurtre, une mise à mort symbolique, celle du monde de l'enfance, des parents et même d'une société adulte en son entier. « Tuer » le monde ancien de l'enfance pour reconstruire un nouveau monde adulte, voir le réinventer totalement pour les plus idéalistes.

Renoncer à la toute-puissance parentale, c'est quitter le centre d'un monde, l'unique maison dans laquelle l'enfant se croyait l'éternel locataire. C'est perdre l'illusion de l'immortalité parentale¹⁴. L'adolescent prend ainsi conscience que ses parents ne sont que simples mortels. Ils mourront un jour, théoriquement avant lui. Cette révélation explique-t-elle la place centrale que la mort occupe dans la pensée adolescente ?

Du homard au macabre gothique

Ce mouvement de séparation/rupture avec le monde de l'enfance, comme l'errance vers l'inconnu, « *entrent en résonance avec [...] tous les éléments de la mort* »¹⁵. L'adolescence développe ainsi un lien singulier à la vie et à son terme fatal. Et de nombreuses attitudes nous montrent cet intérêt plus ou moins prononcé et conscient pour la mort.

L'adolescent se sent souvent étranger à lui-même. En miroir, il devient un étrange phénomène pour son entourage, notamment lorsqu'il endosse un *look* spécial. Le noir est fréquemment revêtu, à moins que ce ne soient des tenues affichant, en surimpression, une belle tête de mort stylisée.

- **Complexe du homard !** En se distinguant par les vêtements, le jeune revêt une carapace identitaire qui le rassure et l'affirme aux yeux des autres. F. Dolto utilise cette image en

¹³ Cette problématique du meurtre se retrouve dans *Totem et Tabou* de S. Freud.

¹⁴ M. Rufo, *Détache-moi ! Se séparer pour grandir*, Éditions Anne Carrière, 2005.

¹⁵ D. Oppenheim, *Parents : comment parler de la mort avec votre enfant ?* Éd. De Boeck Université, 2007.

comparant l'adolescence au drame du homard¹⁶. Ce crustacé devient particulièrement vulnérable lorsqu'il abandonne sa carapace trop étroite, pour en constituer une nouvelle. Durant cette transition, le danger extérieur menace l'être fragilisé. Revêtir une peau de substitution protège et rassure, quitte à ce que cette peau soit de couleur macabre. La mort pour repousser la menace de mort. Peau d'Âne ne fit pas mieux ...

S'enfermer dans sa chambre avec son ou ses copains, ou réunis via les réseaux sociaux, échanger durant des heures, deviennent également des moments privilégiés. Ils permettent cette nécessaire coupure avec le monde familial, mais de façon aménagée.

- ***De la caverne à la chambre ado.*** Ce domaine devient « une maison dans la maison »¹⁷, une extension de lui-même. Il prolonge une identité, un corps qu'il sent se morceler sous les coups de boutoir de la puberté. La chambre, son désordre, son odeur reconstituent une identité.

Cet espace personnalisé permet également de s'y cacher, d'y masquer ses multiples complexes qui le dévalorisent¹⁸ et sont source de souffrance dépressive. Attention aux petits frères ou sœurs qui osent pénétrer cette enceinte sacrée ! Il n'est pas rare qu'une intimidation mortelle – tête de pirate squelettique ou diable morbide – surgisse sur la porte condamnée. Cet interdit protège-t-il contre la menace de mort précisément ressentie par l'adolescent ? Teindre sa chambre en noir ou la décorer à la mode gothique répond-il au même besoin ? Et que dire des posters immenses étalés le long des murs ? Afficher des figures mythiques – dont la mort tragique est une légende – participe d'une certaine fascination pour un idéal. Marilyn Monroe, Jimi Hendrix, Bob Marley ou Jim Morrison sont sans doute remplacés aujourd'hui par Mickaël Jackson, Kurt Cobain, Amy Winehouse ou Whitney Houston. Ces idoles, parfois mortes avant la trentaine, symbolisent l'injustice de la société, de la vie, de la condition humaine. Elles méritaient un sort plus glorieux et figurent désormais un idéal, un modèle auquel s'identifier. Nombre d'entre elles transgressaient les bienséances bourgeoises, provoquaient dans leurs chansons ou par leurs comportements, se droguaient. Certaines se sont suicidées.

- ***Cultes ... Divers intellectuels condamnent la société du culte dans laquelle nous vivons. Notamment ces idoles que nous hissons dans nos panthéons après leur mort. Remplacent-elles les dieux auxquels nous ne croyons plus ? Permettent-elles de reposer les esprits sur des figures tutélaires, des icônes de notre temps ? Restent les dangers inhérents à cet attachement fasciné chez les plus sensibles. Lorsque Kurt Cobain, chanteur du groupe***

¹⁶ F. Dolto, *Paroles pour adolescents ou le Complexe du homard*, Gallimard Jeunesse, Éd. rev.et augm. 2003.

¹⁷ H. Glevarec, *La culture de la chambre*, La Documentation Française, 2010.

¹⁸ Selon M. Klein.

australien Nirvana se tue, de nombreux adolescents dans le monde prennent une arme à feu pour se suicider à son image.

C'est rappeler la fragilité de l'adolescence et son besoin de repères stables et sécurisants. L'économie culturelle, destinée aux âges adolescents, exploite ce créneau. Elle crée des modèles, suscite des modes dont la particularité étonne. Ces engouements soudains et exclusifs renferment très souvent le thème mortifère. Il n'est qu'à voir la dernière mode gothique et sa profusion de vampires.

- **Fascination ?** *Cette attirance pour la mort viendrait-elle du manque d'expérience sur le sujet ? Ne jamais avoir vu de cadavre pousserait-il les ados à désirer en voir, par exemple dans des films de morts-vivants ? Les enfants endeuillés précocement portent-ils un regard différent sur les productions imaginaires ? Ont-ils besoin de chercher à voir, à représenter l'horreur ?*

Si la Littérature de jeunesse ou le cinéma abondent ainsi en sujets morbides (Cf. chapitre 3-3), la musique reste le domaine privilégié des ados. Si nous écoutons les paroles des chanteurs-rappeurs qu'ils préfèrent, la mort revient souvent en leitmotiv de l'injustice du monde. Leur constat reste pessimiste mais il participe des prises de position adolescentes. Les jeunes débattent de la mort au travers de différents sujets. Ainsi ils évoquent fréquemment la problématique du meurtre, légitime en cas de guerre ou prohibé dans la vie sociale. Contester ces règles est nécessaire pour consolider les interdits fondamentaux et devenir une conscience citoyenne. Ils imaginent parfois leur propre système de Loi et réinvente une Justice, à leurs yeux plus équitable que celle qui existe. Les jeux de combats les attirent, les passionnent même (Cf. chapitre 3-1). Ces derniers leur permettent un passage à l'acte, théoriquement sans danger.

Regarder la mort, en parler, l'afficher ne suffit pas à de nombreux jeunes. Les plus intrépides se mesurent directement aux interdits sociaux et transgressent les normes pénales. Toutefois, la violence extrême et meurtrière reste exceptionnelle, malgré le zoom médiatique (Cf. chapitre 2-3). D'autres affrontent les abords de la vie, en prenant des risques mortels. Une minorité en souffrance préfère tester directement la mort.

Tester les limites de la vie

Selon les pédopsychiatres, la prise de risque présente un caractère naturel à l'adolescence, un moyen stratégique pour calmer ses nombreuses angoisses existentielles. Si devoir quitter l'enfance provoque le mal-être, certains préfèrent le faire avec violence. Rompre de façon radicale, trop brutale parfois, avec le confort des jeunes années demande un courage qu'offrent les conduites à risques.

- ***S'éclater la tête.*** *L'alcool permet d'anesthésier un cerveau trop angoissé, tout en se donnant l'allure d'une force qui assume, face au groupe. Ainsi l'approche des fins de semaine voit se multiplier les Bitures expresses, un état d'ivresse total, très inquiétant quant aux conséquences. La consommation d'alcool aurait ainsi augmenté chez les plus jeunes, l'âge moyen de la première ivresse se situant vers 15 ans et demi¹⁹. Cigarette et drogue procurent de semblables effets euphorisants.*

S'exprime ainsi une soif de vivre de façon stimulante, le sentiment d'agir positivement sur sa vie, de la maîtriser, de se distinguer des autres. Le jeune explore le monde en conquérant, met à l'épreuve ses capacités, cherche à repousser les limites de la réalité comme les siennes. Flirter avec des substances jugées mauvaises pour la santé ou avec des engins dangereux permet de transgresser les lois humaines et de connaître des sensations fortes. C'est là le moyen d'afficher sa force morale et physique, de se montrer indestructible et invulnérable. *Lui* défie les abords de la mort et sera plus fort *qu'elle*. Un face-à-face dans lequel il se sent exister, porteur d'une identité de *winner*. Cette exubérance est jugée nécessaire, dans une juste mesure cependant. Un adolescent trop silencieux et solitaire, qui ne désire prendre aucun risque, inquiète la médecine pédiatrique. Son contraire tout autant. Aller trop loin dans les conduites à risques traduit finalement un comportement suicidaire²⁰.

- ***Eclats solitaires.*** *Si certaines conduites se jouent en groupe, d'autres s'exercent en solitaire. Elles traduisent un mal-être profond, un état dépressif latent. Elles soulignent fréquemment une addiction. Ainsi en est-il des troubles alimentaires, des pratiques de non-oxygénation ou des prises d'alcool/drogues répétées seul dans sa chambre, des scarifications et autres automutilations. Ces dernières figurent des armures corporelles posées entre soi et les autres ...*

Nous savons que les marges sont étroites et les dérives nombreuses. À vouloir braver la mort, on finit par en ignorer le néant. Les adolescents ne paraissent pas concevoir exactement ce à quoi ils s'exposent. Du moins c'est ce que les médias nous répètent pointant du doigt la coupable démission parentale. Régulièrement, ils nous rappellent les préventions nécessaires²¹ à tenir face à nos jeunes fougueux.

¹⁹ N. Czechowski, P. Huerre et F. Marty (Dir.), *Alcool et adolescence. Jeunes en quête d'ivresse*, Albin Michel, 2007.

²⁰ S. Lebovici, La mort chez l'enfant. Point de vue d'un pédopsychiatre. *Les Cahiers du M.U.R.S n°16- 2è trim.*1989.

²¹ A. Birraux et D. Lauru (Dir.), *Adolescence et prises de risques*, Albin Michel, 2010.

- **Sentir l'ivresse.** Les deux roues figurent en tête des risques, chez les [14-24 ans]. Dans cette tranche d'âge, les accidents se hissent en tête des causes de mortalité. D'où la campagne de la Prévention routière intitulée « Mortel scooter ». L'association cherche surtout à sensibiliser nos jeunes : les effets conjugués de l'alcool, de trop longues nuits, de l'utilisation d'engins légers et de la vitesse restent redoutables.

Certains parents démissionnent devant la révolte de leur enfant alors que leur présence, leurs conseils et leur pouvoir d'autorité restent indispensables pour éviter les écueils dangereux. Ce vide créé donnerait au jeune la sordide impression d'avoir *détruit* ses parents, leur base de sécurité encore nécessaire. Il se sent seul au bord du vide, sans filins pour le retenir. Reste ces interrogations qui angoissent tant de parents d'ados : entre simples expériences et mises en danger, comment juger de la limite ? Quelle confiance accordée ? Entre simple crise d'adolescence et mal-être profond, où poser la frontière ? Quand s'alarmer ?

Ne plus vouloir grandir

Un rapport institutionnel dirigé par Boris Cyrulnik fut rendu public en 2012. Il interrogeait le suicide des enfants. Ce phénomène pose réellement le problème de la conscience de la mort chez l'enfant et l'adolescent (Cf. chapitre 4-2). Pour quelques spécialistes du sujet, l'enfant passé dix ans comprend très bien les dimensions irréversibles du *suicide*²². Tous ne sont pas si affirmatifs quant à cette conscience précoce d'un geste définitif²³. L'unanimité s'entend pourtant pour dénoncer un phénomène inquiétant. Les tentatives voilées de suicides se multiplieraient chez les jeunes adolescents, les jeux dangereux des cours d'école (Cf. chapitre 2-2) ne dessinant qu'un versant du sujet. Chutes à répétition, blessures inexplicables et autres accidents jugés étranges par le corps médical révéleraient des signes dépressifs²⁴. Ce phénomène s'amplifie-t-il réellement ? Dévoile-t-il un sujet tabou ? Ou se médiatise-t-il ? En effet, l'impact médiatique²⁵ frappe fort en qualifiant le phénomène de *fléau*. Leurs alertes sont-elles justifiées ? Regardons du côté des statistiques officielles. Les chiffres²⁶ recensant les suicides précoces ne sont connus que depuis 1995.

²² C. Mareau, *Parler de la mort à un enfant*, Studyparents, 2007.

²³ À cet âge, mourir c'est fuir, *Le Parisien*, 9-12-2010

²⁴ B. Cyrulnik, *Quand un enfant se donne la mort. Attachement et sociétés*, éd. Odile Jacob, 2011

²⁵ Par exemple, Le suicide en augmentation chez les jeunes, *La Croix*, 5/02/2003.

²⁶ *Le suicide des jeunes*, document disponible en format Pdf sur le site de la Fédération SOS Suicide Phénix. Ils communiquent les chiffres fournis par le Baromètre santé 2000 (Cnamts, Fnimf, Cfes) et l'Inserm 2001.

Année	Total des suicides en France	Part des [15-24 ans]
1975	8 323	Inconnue
1985	12 501	Inconnue
1995	11 812	802 *
1997	11 139	701

* En 1995, le suicide représentait la **seconde cause de mortalité chez les plus jeunes** soit 16 % derrière les 38 % d'accidents de la route. Chez les [25-34 ans], la cause suicidaire passe en tête des causes de mortalité. La France serait l'un des pays les plus concernés par le suicide, tous âges confondus, et sous-estimerait 20 % de l'ensemble des morts violentes.

Répartition par sexe	Total	15-24 ans
Masculin	28,4 %	15,2 %*
Féminin	10,1 %	4,6 %

* Les garçons réussissent 3 fois mieux leur suicide et leur pourcentage reste le plus inquiétant.

Les suicides chez les moins de dix ans restent exceptionnels. Néanmoins, le choc émotionnel percute l'opinion de plein fouet.

- **Pourquoi ?** « *Diabétique, une fillette de 9 ans choisit de se donner la mort* »²⁷. Elle était « pleine de vie » relatera un proche. « À la récré, elle jouait parfois à faire la morte, couchée par terre » racontera un de ses petits camarades, choqués par ce geste. Elle laisse une lettre accusant sa nounou d'être méchante avec elle ... « *Effroyable loi des séries* »²⁸, *Dorian est retrouvé pendu dans sa chambre. Un simple jeu du foulard ou un suicide volontaire ? Il avait 11 ans ... À peu de temps de là, une collégienne de 14 ans se défenestre. Les exemples peuvent être rares, ils glacent le sang.*

L'Inserm donnait le chiffre officiel de 27 cas en 2010 chez les [5-12 ans]. B. Cyrulnik avance des chiffres supérieurs mais largement flous : de 30 à 100 chaque année, voir davantage. Avant tout, il alerte sur deux points : l'augmentation des consultations en pédopsychiatrie pour des troubles suicidaires chez les préadolescents et pour tentatives de suicide²⁹. Ainsi seraient authentifiés et requalifiés de nombreux accidents suspects. Simple basculement de catégorie comptable ou réalité en hausse ?

²⁷ *Le Parisien*, 20-01-2011

²⁸ *Le Parisien*, 31-01-2011

²⁹ Source : OMS

Tranches d'âge	Garçons	Filles
12-14 ans	0,8 %	3,5 %
15-19 ans	1,8 %	6,9 %
20-25 ans	4,4 %	7,7 %

Répartition par âge et sexe des 40 000 à 60 000 tentatives de suicide recensées chaque année chez les [12-25 ans].
 Pour certains, ce trouble suicidaire se renouvelle plusieurs fois et devient chronique.

Différents niveaux de troubles qualifiés de suicidaires sont répertoriés. Les idées suicidaires peuvent préfigurer une tentative ou un suicide réussi. Leurs chiffres ont de quoi alarmer si l'on considère qu'à 16 ans, un quart à un tiers des jeunes pensent en finir avec la vie ...

Age	Garçons			Filles		
	< 13 ans	14-15 ans	16-17 ans	< 13 ans	14-15 ans	16-17 ans
Ont des idées suicidaires	16 %	17 %	22 %	16 %	29 %	33 %

Voici des chiffres qui évoluent avec l'âge. Plus les jeunes grandissent, plus ils redoutent de vivre. Or les filles semblent plus concernées que les garçons par cette désaffection. Sont-elles plus sensibles aux difficultés de la vie féminine adulte ?

Expliquer l'impensable ?

La dépression chez l'enfant a longtemps été méconnue, voir niée. L'enfant est ancré dans la vie, dans un idéal de vie. Il ne peut ressentir ce mal-être caractéristique du mal de vivre. Pourtant de nombreux troubles sont aujourd'hui associés à une dépression sous-jacente, et non plus à une simple *tristesse*. Ainsi 10 % des adolescents connaîtraient un tel état dépressif³⁰. Leurs symptômes vont du dérèglement de l'humeur aux troubles du comportement, des attitudes de passivité à la violence agressive ... Toutefois, un diagnostic fiable reste difficile à établir. Rappelons que l'enfance traverse différentes phases dépressives dites « développementales » (Cf. Chapitres précédents). De plus, la dépression évolue et n'hésite pas à varier le contenu de ses manifestations : de l'échec scolaire à l'anxiété de séparation, de l'énurésie aux troubles alimentaires, de l'eczéma au sommeil perturbé, de l'isolement à l'idéalisation de la mort ... des pensées suicidaires au passage à l'acte. Pourquoi vouloir mourir à l'adolescence et même avant ? Quelles souffrances le jeune cherche-t-il à fuir ?

³⁰ Source : OMS

Les hypothèses avancées sont nombreuses³¹ :

1. **Une crise** : *suicide*, au sens adulte du terme, serait inadapté. Pour les plus jeunes, les spécialistes préfèrent employer l'expression de **crise suicidaire**. Très souvent, il s'agit d'un geste impulsif et irréfléchi, d'une impulsion soudaine.
2. **Se libérer** : Se suicider ne serait pas se donner la mort. Le jeune ne cherche pas à ne plus être mais à **être autrement**. Mourir, ce serait fuir une douleur intérieure, une vie en surcharge, un présent trop lourd, finalement intolérable et jugé sans issue. La fugue représente dès lors une solution identique, une même recherche de liberté.
3. **Disparaître pour exister** : Le jeune ressent le désintérêt des autres, notamment le peu d'écoute et de disponibilités parentales. Il veut compter davantage à leurs yeux, ne trouve pas sa place ou se sent mal-aimé. Son geste leur exprime ce manque : « *c'est triste à mourir, des parents fantômes ...* » Anne 16 ans³². Son geste demande à ses parents : *M'avez-vous désiré ? M'aimez-vous réellement ? Ou préféreriez-vous que je n'existe plus ?* Un enfant peut ainsi « *offrir sa mort à ses parents* »³³.
4. **Désirer soi-même sa vie** : Le jeune peut sentir une lourde pression parentale quant à leurs exigences de réussite. Lui-même peut placer la barre trop haute et s'imposer la perfection. Lorsqu'arrivent les obstacles, il se sent impuissant. Un échec devient intolérable. Il perd l'estime de lui-même et redoute de décevoir la fierté parentale.
5. **Mourir un peu pour vivre** : dans les cas d'addictions et autres toxicomanies, le jeune fuit un profond mal-être, apaise une angoisse insurmontable dans la prise de substances-béquilles. Évidemment, classés à risque, ces comportements présentent de sérieuses menaces de mort violente. Cependant si ces conduites peuvent être qualifiées de suicidaires, elles ne souhaitent pas le passage à l'acte. Certes elles font « *mourir un peu* »³⁴, mais pour aider à oublier et à masquer la peur de vivre.
6. **Des enfants insécurisés** : un évènement bouleversant leur équilibre de vie (deuil, divorce, séparation, maltraitance, mort d'une idole) brise leur sécurité intérieure. Pour les plus sensibles, la souffrance est intenable.
7. **Des enfants trop seuls** : nos sociétés se caractérisent par un accroissement de la solitude que connaissent aussi nos enfants. Les numéros d'appel destinés à l'enfance reçoivent, le mercredi, de plus en plus de messages d'enfants seuls et effrayés. Souvent le passage à l'acte se déroule dans un moment de grande solitude.

³¹ B. Cyrulnik, *Quand un enfant se donne la mort. Attachement et sociétés*, éd. Odile Jacob, 2011 et C. Flavigny, Les gestes suicidaires de l'enfant in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, Vol.XXX, 1982.

³² M.-T. Auger et C. Boucharlat, *Élèves « difficiles », profs en difficulté*, Chronique Sociale, 2004

³³ F. Kaltenbeck, *L'enfant et la mort. Savoirs et clinique*, 2009/2, n°11.

³⁴ M.-F. Bacqué, *L'un sans l'autre. Psychologie du deuil et des séparations*, Larousse, 2007.

8. **Les carences affectives** : ce serait la cause majeure pour B. Cyrulnik³⁵. Il s'agirait d'enfants ayant vécu un stress maternel autour de la naissance et une instabilité affective les premières années (attachement à la mère insatisfaisant). Ils traduisent une carence affective précoce (Cf. Chapitre 1-1).
9. **Enfants borderline** : parmi ces enfants atteints de troubles psychiatriques, près de 10 % se suicideraient.
10. **Enfants fascinés par la mort** : jouer avec les abords de la mort, c'est vouloir triompher d'un adversaire monstrueux. Ici peut être revendiqué le manque de dialogue avec les adultes (Cf. chapitre 5)
11. **Pour les préadolescents** : les hypothèses posées au sujet de leur acte restent les mêmes. Toutefois, on peut se demander si ces enfants qui entrent de plus en plus tôt en période de troubles adolescents ne subissent pas trop précocement une phase de remaniement psychique. À l'orée de la 6^e, ils regardent vers leurs aînés. Veulent-ils alors les imiter ?

Reste ce mystère que nous ne comprendrons jamais vraiment. Comment admettre l'incompréhensible, surtout pour des parents endeuillés ? « *L'enfant même dans la mort garde un jardin secret* », répond un spécialiste aux couples effondrés³⁶. Pourtant, l'obsession des *Pourquoi*, l'impression de tomber, d'être amputé épuisent les parents, après le geste fatal de leur enfant. À la colère et la culpabilité ressenties, s'ajoutent le poids des reproches familiaux et des ruptures sociales. La honte s'abat sur la famille et l'isole dans sa douleur. Comment des parents qui ont donné la vie peuvent-ils surmonter cette mise à mort volontaire ?

- **En bref.** *L'adolescence entame une période houleuse où le jeune cherche à retenir le passé et à rassurer l'avenir. Traversera-t-il une profonde crise existentielle, une seconde naissance plus douloureuse que la première ? Ou vivra-t-il plus sereinement une phase de transition entre les mondes de l'enfance et de l'adulte ? Ressentira-t-il vivement les séparations nécessaires comme des pertes et des ruptures douloureuses ? Les nombreuses désillusions (notamment celles concernant la perfection et l'immortalité parentales) sur la réalité de la vie assombriront-elles son équilibre psychique, jusqu'à la dépression ? Ses nombreuses interrogations sur la vie le porteront-ils à être fasciné pour la mort ? Cherchera-t-il à tester les abords de la vie, en prenant des risques inconsidérés dans lesquels il se sent vivre ? Ou tentera-t-il de mettre fin à son mal-être intérieur en testant directement les frontières mortelles ?*

³⁵ B. Cyrulnik, Les enfants aussi se suicident, propos recueillis par J.F. Marmion, *le cercle-psy*, 5-10-2011

³⁶ Des parents après le suicide de leurs enfants, *Libération*, 4 février 2004 avec une interview de Michel Debout, psychiatre spécialiste du suicide.